

John Rous et l'histoire ancienne de l'Angleterre

John Rous, né vers 1420 – plutôt qu'en 1411 comme il est parfois dit¹, est le fils d'un marchand de Warwick. Sa famille avait des liens avec la *gentry* et les armoiries familiales (Rous côté père, Fyncham côté mère) flanquent son (auto ?)-portrait². Un certain « Sir William Rous » a légué cinq livres à Sainte-Marie de Warwick pour qu'ils soient réservés à son usage pour la durée de sa vie³ : mais le *dominus* désigne ici plus probablement un prêtre qu'un chevalier, vu le titre de ces livres. Son enracinement à Warwick et dans le Warwickshire, en bordure des Midlands, est indéniable : à l'exception de ses études à Oxford et de brefs voyages à Londres, dans le Sud de l'Angleterre et au Pays de Galles, John Rous ne quittera ni le Warwickshire ni l'aile protectrice des patrons du comté, les Beauchamp puis leurs successeurs Neville⁴. Une fois maître ès arts à Oxford (peu avant 1444)⁵, il devient chapelain à la *chantry* de Guy's Cliffe, fondée par Richard Beauchamp, *earl* de Warwick. La fondation était prévue pour deux prêtres, chargés de dire la messe pour Richard, sa femme, ses parents et amis ; le lieu même était enchanteur, au pied d'une immense falaise, face aux prairies bordant l'Avon, sur l'emplacement d'un ermitage fondé par Saint Dubritius et où se serait plus tard réfugié pour y finir ses jours en ermite le légendaire

¹ Nicholas Orme, article « John Rous », dans l'*Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford, OUP, 2004.

² Reproduit dans Kendrick, *op. cit. infra*, pl. II.

³ Ce sont, d'après le MS. Londres British Library Harley 7505 : l'*Oculus Sacerdotis* de William de Pagula, une œuvre d'Antonio Rampagollis (les *Figurae Bibliae* ?), les Épîtres avec un commentaire, une Bible en vers anglais et la *Pharetra Fidei* (du pseudo-Bonaventure ?).

⁴ Christine Carpenter, *Locality and Polity. A Study of Warwickshire Landed Society, 1401-1499*, Cambridge, CUP, 1992.

⁵ A.B. Emden, *A Biographical Register of the University of Oxford*, Oxford, OUP, 1959, III, p. 1596-1597.

Guy de Warwick, héros d'un célèbre roman et, selon la légende, premier comte de Warwick et lointain ancêtre des Beauchamp. Richard Beauchamp avait su tirer parti du site, si l'on en croit la description de John Leland dans son *Itinerary*⁶, plaçant une effigie gigantesque de Guy dans la chapelle, construisant des puits en une pierre ressemblant au marbre autour des sources des prairies, un abri « ouvert comme une cage » pour abriter les pèlerins de la pluie et une belle maison de pierre pour les chapelains. Rien de surprenant donc à ce que John Rous ait choisi de vivre dans ce petit paradis, partageant son temps entre Guy's Cliffe et la collégiale Sainte Marie de Warwick à laquelle il légua sa bibliothèque⁷.

Pour autant, il n'a pas été inactif et il est généralement considéré avec son contemporain William de Worcester comme le premier *antiquary* anglais⁸. À deux exceptions près, ses oeuvres ne nous sont connues que par ce qu'il en dit dans la dernière d'entre elles, l'*Historia Regum Anglie*⁹, qui va nous occuper ici, ou par le témoignage de John Leland¹⁰. La plupart ont en effet disparu¹¹, et Rous est surtout célèbre par le *Rous Roll*, un rouleau généalogique des comtes de Warwick, exaltant la gloire de la famille Beauchamp, dont il existe deux versions, l'une en anglais et dite Yorkiste – pour être présentée à Richard III – et l'autre en latin et dite Lancastrienne – préparée pour l'être à Henri VII¹². Célébrité ambiguë, au reste, car selon les

⁶ *Leland's Itinerary*, éd. par Lucy Toulmin-Smith, Londres, Centaur Press, 1964 [1906-1907], II, p. 46.

⁷ Pour sa tombe, *Ibidem*, II, 46 et V, p. 150-151.

⁸ Sur John Rous, les meilleures introductions sont T.D. Kendrick, *British Antiquity*, Londres, Methuen, 1956 [1950], p. 18-33 et Antonia Gransden, *Historical Writing in England. II, c. 1307 to the Early Sixteenth Century*, Londres, Routledge et Kegan Paul, 1982, p. 308-327.

⁹ *Joannis Rossi Antiquarii Warwicensis Historia Regum Angliae... Accedit Joannis Lelandi Antiquarii Naenia in Mortem Henrici Duddelegi Equitis*, éd. par Thomas Hearne, Oxford, 1716, p. 1-219.

¹⁰ Leland, *Commentarii de Scriptoribus Britannicis, auctore Joanne Lelando*, éd. Anthony Hall, Oxford, 1709, p. 474-475.

¹¹ Il y a des notes de John Leland sur les papiers de John Rous qu'il a pu examiner à Warwick dans le MS. Londres British Library Additional 38132.

¹² La chronologie des deux versions est complexe : la version latine semble avoir été écrite la première ; l'anglaise aurait été traduite et révisée pour Richard III. La version latine qui subsiste aujourd'hui est différente de la première et aurait été réalisée, après la mort de Richard en 1485, pour Henri VII et est expurgée de ses passages « yorkistes ». Le rouleau yorkiste, connu par trois manuscrits (Londres British Library Additional 48976 et Lansdowne 882 [copie] et Oxford Bodleian Library Ashmole 839 [copie de Robert Glover]) est édité dans W. Courthope, éd., *This rol was laburd and finished by Master John Rows of Warrewyk*, Londres, 1845, réédité avec une introduction par Charles Ross, Gloucester, 1980, qui contient

uns, Rous n'est responsable que des textes, brefs et assez convenus, alors que, pour d'autres, il est aussi l'auteur des remarquables dessins à la plume qui représentent les héros les plus marquants de la généalogie¹³. Un autre manuscrit (un livre, non plus un rouleau), le *Liber de vita et gestis Richardi Beauchamp Comitis*, a été réalisé entre 1485 et 1490 pour la comtesse de Warwick, Anne Neville : on pense que Rous – qui meurt en 1491 – l'a supervisé, écrivant peut-être même le texte, mais il n'en a sûrement pas réalisé l'illustration, très différente de celles du *Rous Roll*¹⁴ (si d'ailleurs il en est l'auteur).

Les œuvres perdues, sur lesquelles je reviendrai dans la mesure où l'on en retrouve la trace dans l'*Historia regum*, sont le *Tractatus de gigantibus*¹⁵, le *De antiquitate Verovicensis urbis* (sur l'histoire de la ville de Warwick), le *De episcopibus Wiccensibus* (sur l'histoire des évêques de Worcester)¹⁶, le *De antiquitate Clivi Guidonici* (sur l'histoire de Guy's Cliffe), le *Contra pseudohistoriam antiquitatis Grantanae* (sur les prétentions à l'antiquité de l'Université de Cambridge), le *De antiquitate academiarum Britannicarum opus imperfectum*¹⁷. Quant à la *Tabella aularum*, une liste des collèges d'Oxford qu'il aurait établie quand il y

en note des fragments de la version latine « lancastrienne » (MSS. Londres College of Arms Warwick Roll et Oxford Bodleian Library Dugdale 14 [copie de Sir William Dugdale]).

¹³ E.M. Thompson, « The Pageants of Richard Beauchamp, Earl of Warwick », *Burlington Magazine*, I, 1903 ; A.G.B. Russell, « The Rous Roll », *Burlington Magazine*, XXX, 1917, 23-31 ; A.R. Wagner, *A Calendar of English Medieval Rolls of Arms*, Londres, 1950, p. 116-170 ; C.E. Wright, « The Rous Roll, the English Version », *British Museum Quarterly*, XX, 4, 1956, p. 77-81 ; D. Griffith, « Owners and Copyists of John Rous' Armorial Rolls », dans *Essays in Manuscript Geography. Vernacular Manuscripts of the English West Midlands from the conquest to the Sixteenth Century*, éd. par Wendy Scase, Turnhout, 2007, p. 203-228.

¹⁴ C'est le MS. Londres British Library Cotton Julius E 4, édité par le Viscount Dillon et W.H. St-John Hope, *The pageant of the birth, life and death of Richard Beauchamp, Earl of Warwick, K.G., 1389-1439*, Londres, 1914. Kathleen Scott, *The Caxton Master and his Patrons*, (Cambridge bibliographical society Monograph 8) Cambridge, 1976, p. 67, identifie le dessinateur comme un artiste flamand travaillant en Angleterre depuis les années 1480, peut-être venu avec William Caxton.

¹⁵ *Historia Regum*, p. 18 : « Multum latius, de hac materia scripsi in quodam speciali tractatu quem feci de gigantibus, praecipue de gigantibus post diluvium ortis... ».

¹⁶ Extraits dans Leland, *Itinerary ...*, *op. cit.*, II, p. 163-166.

¹⁷ Je n'ai pas consulté le MS. Oxford Bodleian Library Twyne 21, p. 47 qui est censé contenir des extraits de cette œuvre par Brian Twyne).

séjournait, elle semble avoir été récupérée par Leland dans ses papiers, ainsi que celle des collèges de Cambridge¹⁸.

Il est un dernier point important qu'il faut évoquer avant d'aborder l'*Historia* : celui de l'affiliation politique de Rous. Ses constants changements d'attitude, en particulier à propos de Richard III qu'il a encensé avant de le condamner et de le vilpender, ont beaucoup nui à sa réputation¹⁹. Il est en particulier à l'origine d'une anecdote fameuse : Richard serait resté deux ans dans l'utérus de sa mère et serait né avec toutes ses dents et des cheveux lui tombant jusqu'aux épaules. De fait, Rous rend surtout hommage à Richard III comme époux d'Anne Neville (fille du *Kingsmaker* et d'Anne Beauchamp) et son revirement s'explique en partie parce qu'il semble convaincu – il n'est pas le seul – que le roi a empoisonné Anne Neville en 1485 pour pouvoir épouser Élisabeth d'York. Il l'accuse aussi d'avoir traité sa belle-mère (Anne Neville née Beauchamp) en prisonnière. En réalité, il me semble qu'il n'est ni Yorkiste, ni Lancastrien : c'est un membre actif de la société politique du Warwickshire, prêt à prendre des positions hardies sur des points qui lui paraissent essentiels, pétitionnant le Parlement en 1459 à propos des *enclosures* ; mais s'il a une fidélité et une loyauté, c'est aux *earls* de Warwick, et plus encore à ceux de la famille Beauchamp qu'aux Neville.

Rappelons que ceux-ci doivent en partie leur position éminente à un pari biologique gagné : Richard Beauchamp, *earl* de Warwick, et Richard Neville, *earl* de Salisbury, s'étaient accordés sur un mariage croisé : leurs fils et héritiers respectifs (Henry Beauchamp et Richard Neville) épouseront leurs filles (Cicely Neville et Anne Beauchamp)²⁰. Or, Henry Beauchamp meurt dès 1446, sa fille Anne en 1449 : Richard Neville, le futur *Kingsmaker*, devient alors *earl* de Warwick. Si Rous s'est attaché à un membre de la famille Neville, c'est surtout à la fille du *Kingsmaker*, Anne Neville : d'abord mariée au prince de Galles, fils d'Henry VI et de Marguerite d'Anjou après le ralliement du *Kingsmaker* à la cause Lancastrienne en 1470, elle doit, à peine son premier époux massacré à la

¹⁸ Édité dans A. Clark, *Survey of the Antiquities of the City of Oxford composed in 1661-1666 by Anthony Wood*, Oxford Historical Society, XV, 1889, p. 638-641. Sa liste des collèges de Cambridge est donnée par Leland, *Itinerary ...*, *op. cit.*, II, p. 157.

¹⁹ M. Lowry, « John Rous and the Survival of the Neville Circle », *Viator*, XIX, 1988, p. 327-338 ; A. Hanham, *Richard III and his early historians, 1483-1535*, Oxford, OUP, 1975, p. 118-124, traduit et commente le texte de l'*Historia* pour le règne de Richard III.

²⁰ J. R. Lander, « Marriage and Politics in the Fifteenth Century : The Neville and the Wydevilles », *Bulletin of the Institute of Historical Research*, 36, 1963, p. 119-152, réédité dans *Crown and Nobility, 1450-1509*, Londres, 1976, p. 94-126.

bataille de Tewkesbury, épouser dès 1472 Richard d'York, le futur Richard III, tué à son tour en 1485 à Bosworth, peu après la mort de leur seul enfant, Édouard, en 1484. Pendant ces années, le titulaire du comté de Warwick est Édouard, le fils du duc Georges de Clarence (frère d'Édouard IV et de Richard III) et d'Isabelle Neville, la soeur aînée d'Anne, mais il sera enfermé à la tour de Londres dont il ne sortira pas vivant. Les deux frères et beaux-frères, Clarence et Richard, se disputent alors féroce­ment l'héritage Beauchamp-Neville, dont la seule légitime détentrice est en fait leur commune belle-mère, Anne Neville née Beauchamp²¹. Pour certains, c'est même là une des causes de l'exécution de Clarence. Cette sinistre saga de haine et de ruine familiales est la toile de fond sur laquelle se développe l'*Historia Regum*, un texte compilé en hâte au moment où est en train de se jouer une partie juridique cruciale, celle du sort de l'immense héritage Beauchamp-Neville après la mort de Richard III : une partie qui finira par tourner à l'avantage apparent d'Anne Neville née Beauchamp, mais dont le réel vainqueur est la Couronne d'Angleterre, puisqu'Anne échangera ses terres pour une pension²². C'est d'ailleurs probablement à l'occasion de cette bataille juridico-politique qu'a été réalisé le *Liber de vita et gestis Richardi Beauchamp Comitis*. D'où la dédicace de l'*Historia* à Henri VII, dont, comme beaucoup d'Anglais, Rous pouvait espérer la pacification d'une société politique déchirée.

L'*Historia Regum Angliae* est contenue dans un seul manuscrit, une copie de belle qualité sinon de présentation, qui ne laisse nulle part transparaître le travail de l'auteur²³. Elle est dédiée à Henry VII. L'auteur indique précisément ses intentions : il œuvre pour Dieu, pour le Prince et pour la croissance du bien public (*reipublicae incrementum*). Partant du fait que grâce aux innombrables fondations suffisamment dotées de cités, de cathédrales, d'universités, de monastères et de collégiales faites par ses prédécesseurs, le roi dispose d'assez de clercs et d'étudiants pour prier pour lui jour et nuit, il se propose d'étudier l'origine de ces clercs et de ces étudiants sur l'expertise (*peritia*) et les vertus desquels les lois humaines sont fondées, sans omettre les droits et les titres de la couronne d'Angleterre à chacune des provinces qui lui sont soumises et en ripostant à ceux qui mettent en péril la société, comme les modernes destructeurs de villages. Le

²¹ À distinguer de sa nièce, Anne Beauchamp, fille de Henry Beauchamp, morte en 1449, et de la reine sa fille, Anne Neville, morte en 1485, sept ans avant elle.

²² Voir Lowry, *op. cit.*, p. 337.

²³ MS. Londres British Library Cotton Vespasian A 12. Il y a une copie du XVI^e siècle dans le manuscrit 110 du Corpus Christi College de Cambridge.

moins que l'on puisse dire est que ce plan n'est pas une garantie d'homogénéité, mais la lecture de l'*Historia* nous révèle un véritable patchwork, fait de fragments hâtivement cousus dans une narration continue passablement artificielle.

Le premier de ces fragments est un traité sur les âges du monde²⁴, lui-même coupé de nombreuses digressions, et commençant par l'évocation des ancêtres communs de l'humanité, Adam et Eve. Arrivé à Moïse, il se laisse aller à une digression typique de sa méthode : s'appuyant sur Bernard de Breydenbach²⁵, dont il évoque avec précision l'ouvrage et son illustration cartographique, il évoque les huit cités qui existaient alors en Terre Sainte, dont Jaffa, fondée par Japhet, l'un des fils de Noë. Or, à Jaffa, on conservait une côte du géant Andromadus, longue de 41 pieds, ce qui donne une assez bonne idée de la taille des géants qui peuplaient la terre avant le déluge. Ce que Bernard a vu le 1^{er} juillet 1483, le chevalier anglais Jean de Mandeville l'avait vu avant lui : il est vrai que beaucoup doutent de ses propos, mais ceux-la croient à des choses plus incroyables encore, comme les *Vitae* d'Alexandre et sa lettre à son maître Aristote, ou encore les *mappae mundi* que l'on voit dans certaines villes. Et il y a bien des choses incroyables dans les itinéraires de Ludolph von Sudheim (« Lupold de Suchen ») et de Marco Polo (« Paul de Venise ») ! Il se souvient d'avoir lui-même encouragé au château de Warwick son contemporain à Oxford, John Tiptoft, earl de Worcester, à entreprendre le voyage en Terre Sainte. On trouve là ses obsessions (les géants, liés à la légende de Guy de Warwick), ses manies (l'évocation de ses lectures et des personnages illustres avec lesquels il a conversé) et ce qui nous apparaît comme une certaine dose de crédulité : mais il appuie toujours son affirmation sur un raisonnement qui se veut « scientifique » – et que nous devons considérer comme tel – qu'il soit étymologique (Jaffa nommée d'après Japhet), archéologique (la côte d'Andromade) ou qu'il s'appuie sur des autorités (Breydenbach, Mandeville). Ce premier traité comporte d'autres digressions du même genre, par exemple sur Gog et Magog, ou encore sur le nom du père d'Albina (Danaus ou Dioclisianus ?), qui a donné son nom à Albion, alors occupée par ces géants que devait vaincre Brutus.

Un premier traité d'histoire de la Bretagne commence alors, partant de Brutus – pour lequel il se réfère à Geoffrey de Monmouth – et allant jusqu'à

²⁴ « De aetatibus mundi », *Historia ...*, p. 3-18.

²⁵ La première édition de Breydenbach date de 1486 : la rapidité avec laquelle l'ouvrage a été connu à Warwick est donc remarquable.

Guthelinus²⁶. Il est ici largement dépendant de la chronique de John Harding²⁷, qu'il cite souvent *verbatim*²⁸. Guthelinus, le fondateur de Warwick (*Caerleon*) est enterré à Londres (*Nova Troia*) et il est le contemporain exact de la naissance d'Alexandre et de l'épouse d'Assuérus, Esther, ainsi que des fameux philosophes Platon, de Socrate et d'Aristote. C'est l'occasion d'une nouvelle digression qui prend la forme d'un véritable traité *De scientia et inventoribus*²⁹. Mais ce traité se termine lui-même par une conclusion qui ouvre sur un nouveau sujet : tous ces savants et inventeurs sont des païens, mais saint Augustin lui-même vante leurs mérites et leurs vertus, et estime que leurs maximes peuvent être mises en œuvres par les bons rois et princes. S'ensuit alors un traité politique en bonne et due forme, partant de la définition de la *res publica*³⁰ et du peuple par saint Augustin. Rous procède alors à une analyse des composantes de la société politique, en commençant par les personnes de rang supérieur, y compris les rois auxquels elles sont sujettes (il cite ici Britton, Trevet et Nicolas de Lyre), passant ensuite aux personnes de rang inférieur et finalement à celles de rang moyen. La concorde doit exister entre tous dans la république, car une telle traduction n'est pas ici injustifiée : *Haec enim concordia debet esse inter omnes in re publica, et in omni civitate sancta, bona, et laudanda*³¹. Le texte prend alors l'allure d'un sermon (sur *Ep. Rom. 13*) contre les destructeurs de village, un texte qui a retenu l'attention des historiens de l'économie comme Tawney, et au beau milieu duquel il s'interrompt, annonçant qu'il reviendra au sujet quand il traitera de l'époque d'Alfred et de Guillaume le Roux.

Il passe en effet à une nouvelle tranche d'histoire anglaise, allant de Guthelinus à Alfred³². Cette fois, il s'attache avant tout à ce que chacun des

²⁶ *Historia*, p. 18-28.

²⁷ *The Chronicle of John Hardyng*, éd. H. Ellis, Londres, 1812 (reprint 1974).

²⁸ Par exemple à propos de la fondation d'une université à Stamford par le roi Bladud (*Historia*, p. 23). Il lui emprunte aussi le portrait du savant Corineus.

²⁹ *Historia*, p. 28-44.

³⁰ *Historia*, p. 37 « Si quaeratur quid sit res publica, respondet Augustinus de civitate Dei libro II do. capitulo XIX et libro V capitulo XVIII^o et epistola Vta, quod est res populi totam humani generis concernens utilitatem et prosperitatem ... Omne igitur intendens bonum commune omnium, ut regni, patriae, civitatis, ecclesiae et similium communitatum, intendit rem publicam augere et defendere. Et tunc est res publica salva, cum omnes intendunt bonum commune. Hoc autem constat ex personis superioribus, mediis et inferioribus secundum Augustinum, ibidem recitantem verba Scipionis. Inter quas personas debet esse concordia ad modum musicorum cantantium subtus, supra et medio ».

³¹ *Historia*, p. 39.

³² *Historia*, p. 44-79.

souverains et des grands personnages a fondé : ainsi il passe directement de Guthelinus à Gorbonianus, parce qu'il ne trouve trace d'aucun fondateur de cité avant lui. Il n'est donc pas trop difficile de retrouver ici l'*opusculum de regibus et principibus ecclesiarum et civitatum fundatoribus* (et auquel appartenaient déjà le récit des fondations de Guthelinus) qu'il avait commencé à rédiger en 1482-1483 à la demande de John Seymour, l'un de ses anciens compagnons d'étude à Oxford devenu chanoine de Windsor³³. Ce dernier, chargé par Édouard IV des travaux dans la chapelle Saint Georges à Windsor, voulait disposer d'informations pour choisir les personnages auxquels il conviendrait d'attribuer une statue. Et défilent donc les figures des grands fondateurs : après avoir raconté la conquête romaine, il consacre une large place à l'histoire du roi Lucius, premier roi chrétien de Bretagne, en 156 ap. J.C., qui a fondé trois archevêchés, à Londres, à York et *in urbe Legionum*³⁴. Il traite ensuite de Coelius, de Sainte Héléne et de Constantin, puis de Saint Dubricius, fondateur d'une église épiscopale sur le site où se trouve aujourd'hui le château de Warwick. Il conte ensuite l'arrivée d'Hengist, au temps du règne de Vortigern, puis les ravages des Saxons³⁵. Il signale que les chefs bretons sont enterrés à Stonehenge. Après avoir évoqué la mission d'Augustin dans le Kent, il s'arrête sur le fondateur de Warwick, le roi Warremundus et surtout sur les rois Offa et Arthur, qu'il fait mourir le 21 mai 542. Une nouvelle digression intervient alors, à propos des fondations monastiques et, à ce propos, des lieux où sont ensevelis les grands hommes dont il vient de parler. Il rappelle (en s'appuyant sur le *Speculum Historiale* de Vincent de Beauvais) que l'université de Paris a été fondée par quatre Anglais³⁶ et consacre ensuite un long passage à la fondation d'un collège à Rome par le roi Ine, puis au roi Alfred et à sa fondation de l'Université d'Oxford, un sujet qui lui tient à cœur et un passage où l'on retrouve sans doute un souvenir, sinon un fragment, du *De antiquitate academiarum Britannicarum opus imperfectum*³⁷.

John Rous, ayant constaté qu'Alfred était à sa connaissance le premier roi anglais à avoir été sacré, signale qu'il a donné des lois très utiles à son

³³ *Historia*, p. 120 ; il signale qu'il n'a pas terminé l'ouvrage : voir *infra*, n. 40.

³⁴ *Historia*, p. 48-49.

³⁵ *Historia*, p. 57.

³⁶ *Historia*, p.68 : « Et secundum Vincentium in Speculo Historiali libro XXIII^o capitulo CLXX^o studii generalis Parisiensis erant fundatores IIII monachi Anglici, Sancti Bedae discipuli, scilicet Rabanus, et Alquinus, Claudius et Johannes Scotus cum aliis ex post certis Hibernicis ... ».

³⁷ *Historia*, p. 76-79.

pays : commence alors, *ex abrupto*, un nouveau traité³⁸, consacré au droit en Angleterre et dans lequel il aborde (*inter alia*) l'antiquité des lois anglaises qu'il fait remonter à Dunwallo Molmutius. Ses lois ont ensuite été traduites en latin par Gildas, puis du latin en saxon par Alfred et incorporées aux lois du Wessex, avant d'être utilisées dans le *Danelaw* et reprises par les lois d'Édouard le Confesseur. Parmi les autorités citées, outre Britton, il faut noter, de façon assez inattendue, un long développement élogieux consacré à Roger Bacon. Parvenu aux lois de Saint Édouard et à Guillaume le Conquérant, Rous s'interrompt pour insérer un bref manuel des termes de droit employés couramment en Angleterre (*tol, soke, sake* etc.), un type de liste que l'on trouve souvent dans le contexte des manuscrits liés à la gestion manoriale : mais il confère à sa liste une autorité particulière dans la mesure où il prétend l'avoir copiée dans l'un des deux manuscrits *De Jure Angliae* dont disposait le chamberlain du roi d'Angleterre, un poste qu'occupait par substitut interposé l'*earl* de Warwick, d'où la présence du dit manuscrit à Warwick. La liste s'élargit ensuite aux armes, puis aux mesures de longueur et de superficie. Une fois de plus, le traité sur les lois se concluant sur l'observation qu'*omnes leges et jura erant constituta pro conservatione reipublicae et civium unione*, on retrouve le style et le ton du sermon pour affirmer que ceux qui détruisent les villages sont des contrevenants à toutes les lois humaines et doivent redouter la vengeance divine : Rous illustre son propos par deux *exempla* empruntés à Césaire de Heisterbach, ayant pour héros le premier un prévôt de Philippe-Auguste qui s'empare de la vigne d'un de ses concitoyens et que le roi fait ensevelir vivant dans la vigne, et le second le Landgrave Ludwig de Thuringe qui échappe à grand peine au diable pour finir par se faire cistercien.

Un nouveau traité, qui renoue le fil de l'histoire d'Angleterre, s'ouvre alors, pour traiter de la période qui va du successeur d'Alfred, Edward, le restaurateur de Cambridge et le fondateur de Ramsey, à Guillaume le Roux³⁹. Parvenu au règne de Guillaume le Roux et aux circonstances de sa mort, il évoque le rôle néfaste de la Forêt, créée par les rois normands, et entame un nouveau traité, pour l'essentiel consacré au problème des enclosures⁴⁰. Car si, pour le plaisir de la chasse et pour pouvoir se distraire en attendant de passer en Normandie ou d'en recevoir des renforts, les rois normands ont créé la *New Forest*, aux effets destructeurs sur les villages et

³⁸ *Historia*, p. 79-96.

³⁹ *Historia*, p. 96-112.

⁴⁰ *Historia*, p. 112-137.

les églises, que dire de la destruction moderne des villages, qui n'a qu'une seule cause, la cupidité? Les modernes destructeurs sont les fils de Mammon, non de Dieu: et l'on ne peut servir deux maîtres, Dieu et Mammon. Ici encore, le ton devient celui d'un sermon (sur Mat. 6. 24, *Nemo potest duobus dominis servire*), mais les autorités académiques et juridiques sont également mises à contributions. La logique profonde de l'opposition entre les fondateurs de cités et les destructeurs de villages apparaît ici en pleine lumière⁴¹. John Rous évoque aussi la pétition qu'il a lui-même présentée au parlement de Coventry en 1459 et surtout le traité déjà évoqué sur les fondateurs de cités commandé par John Seymour, qui est en grande partie réutilisé dans l'*Historia*: c'est sa façon à lui de lutter contre les serviteurs de Mammon⁴². Le texte de la pétition se retrouve peut-être dans la liste des villages du Warwickshire qui sont atteints par le fléau: pour plusieurs d'entre eux, il indique le nombre des tenants du manoir autrefois et leur nombre aujourd'hui⁴³. Certains des parcs à troupeaux ainsi créés ont été pourvus de demeures ou de portes somptueuses, comme ceux de Lady Bergavenny ou du duc de Bedford à Fulbroke: il n'en reste plus rien aujourd'hui. Le fléau ne s'arrête pas aux frontières du Warwickshire, mais

⁴¹*Historia*, p. 119: « Aedificatores villarum et civitatum in perpetua memoria ad eorum sempiternum honorem commemorantur, sicut Remus et Romulus pro Romae prima aedificatione; Constantinus Magnus pro Constantinopoli; Brutus pro civitate Londoniarum; rex Leyr pro Leicestria; Gutelinus rex pro Warrico; rex Ebrancus pro Eboraco; Claudius imperator pro Gloucestria; Coil rex pro Colecestria. Sic miseri destructores villarum nomina sempiterna adquirunt ad eorum vituperium, ut rex Cyrus destructa inclitissima civitatum antiqua Babilonia, ubi incepit confusio linguarum; et Nero imperator pessimus pro civitatis Romanae per conflagrationem devastatione horrenda. Non primos honore praeferendo, sed alios malificos diabolica temptatione instructos sequuntur moderni villas destruentes et mutulantes ».

⁴² *Historia*, p. 120: « Rogatus ergo a venerabili viro, magistro Johanne Seymor in ultimis diebus egregiae memoriae regis Edwardi quarti, ut, ad complacentiam dicti domini regis, opusculum facerem de regibus et principibus ecclesiarum et civitatem fundatoribus, ut in tabernaculis ymagines eorum ad nomen eorum perpetuationem honorifice collocarentur; ad instantiam igitur dicti venerabilis mei, olim Oxoniae conscolaris, et praecipue ad complacentiam dicti nobilissimi regis successorumque suorum animos exilarandos hoc opusculum aggressus sum, non tamen continuavi, aliis materiis impeditus ».

⁴³ Par exemple, *Historia*, p. 123: « Chesturton Magna manerium nunc superest et LXXIX ab antiquo, de quibus vix III supersunt. Item per aliud Recordum, Hurst olim XIX tenurae, nunc una domus. Fynham olim XII tenurae, nunc solum IIII vel V. Crulfeld olim XII tenentes, nunc solum grangia. Wulfard Parva olim habuit XLIII tenentes, nunc vero pauci. Billsley Trussell, omnibus expulsis, solum manerium, quod dolendum est, remanet. Baddisley Clynton per parcum noviter imparcatur. Canston super Dunnismore in parochia de Dunchurch olim erat villa, sed nunc est solum grangia abbatis de Pypwell ex dono comitum Warwici, et modo est spelunca latronum et homicidarum ».

touche aussi le Gloucestershire et le Worcestershire. C'est ce passage qui a fait de Rous l'un des ancêtres reconnus de l'histoire locale anglaise⁴⁴, et son analyse des conséquences économiques des enclosures est la première, bien avant celle de Thomas More, et a été à ce titre justement saluée par les historiens de l'économie. Après ce passage qui pourrait être qualifié de topographique, le ton redevient à nouveau celui du sermon.

Et Rous reprend le fil de son histoire d'Angleterre, dans un ultime traité qui le conduit d'Henri I^{er} Beauclerc à Henri VII⁴⁵, non sans quelques embardées périlleuses dans la transmission des terres continentales des Plantagenet : en bon yorkiste, il n'hésite pas à imputer la perte de l'Anjou à William de la Pole qui aurait rendu ce territoire jusque là resté au roi d'Angleterre à René d'Anjou pour conclure le mariage d'Henri VI et de Marguerite d'Anjou⁴⁶ ! Ici aussi, les digressions abondent, mais elles sont surtout consacrées à l'un des objectifs revendiqués de l'ouvrage, la description des territoires soumis à l'autorité du roi d'Angleterre, le Poitou, la Normandie, le Pays de Galles, l'Irlande et l'Écosse : il s'appuie principalement sur William de Newburgh et Nicholas Trevet, dont il n'hésite pas à citer de longs passages, et introduit des documents qu'il juge essentiels, par exemple la bulle d'Adrien IV concédant la conquête de l'Irlande à Henri II⁴⁷ et, à propos de l'Écosse, la *Declaratio juris Regis Anglie ad Scotiam*⁴⁸. Ce chapitre se termine, comme il convient, sur la chute de Richard III et sur la victoire du dédicataire de l'œuvre, Henri VII.

Mais nous quittons ici le terrain de l'histoire ancienne de l'Angleterre. Si l'œuvre est une compilation, son auteur est bien informé de l'historiographie anglaise. Ce ne sont pourtant pas l'étendue de ses lectures et les qualités critiques de son « histoire » qui constituent son apport le plus important, c'est la conjonction de deux principes : l'un est sa volonté de s'appuyer sur des démonstrations rationnelles, partant de faits constatés sur le terrain et de traditions ou de mythes plus ou moins obscurs qu'il entend bien éclairer. Il est facile, armé de nos propres méthodes, de l'accuser de

⁴⁴ Voir W. Beresford, « The Deserted Villages of Warwickshire », *Transactions of the Birmingham and Warwickshire Archaeological Society*, LXVI, 1945-1946, p. 49-106 et *Lost Villages of England*, 2^e éd., Londres, 1963. Rous a utilisé les *Hundred Rolls* de 1279 pour ses évaluations : sur son travail, voir R. Hilton, *The English Peasantry in the Later Middle Ages*, Oxford, OUP, 1975, p. 164, n. 11.

⁴⁵ *Historia*, p. 137-219.

⁴⁶ *Historia*, p. 149.

⁴⁷ *Historia*, p. 167-169.

⁴⁸ *Historia*, p. 176-188.

Jean-Philippe Genet

naïveté et de crédulité, mais à la différence de ses contemporains qui, soit les passent sous silence, soit les reproduisent sans sourciller, il mobilise les ressources de l'étymologie et de ce que faute de mieux – car il ne s'agit pas encore d'archéologie – on peut appeler la topographie. Autrement dit, il donne la priorité à ce que l'on peut voir sur le terrain, une attitude qui, dans le cas des *enclosures*, le conduit à être quasiment le premier à dénoncer, bien avant Thomas More, la catastrophe sociale qu'elles induisent. Son attitude est d'ailleurs en cela proche de celle de son contemporain, William de Worcester⁴⁹, et leur a valu d'être considéré comme les premiers *antiquaries* anglais. Son deuxième principe est d'aller chercher dans l'histoire ancienne de l'île de Bretagne, celle des géants, d'Arthur et des rois saxons, la légitimation des positions qu'il est amené à prendre pour la défense du bien commun et celle de la république contre ce qu'il appelle très précisément les intérêts privés. L'ombre des fondateurs antiques vient ainsi s'opposer aux prédateurs modernes, nobles et *gentlemen* oublieux de leurs responsabilités sociales et avides de profits. Ce faisant, il anticipe sur l'une des fonctions de l'historien humaniste : construire une mémoire qui justifie l'engagement politique du prince ou de ceux qui entendent gouverner la république.

Jean-Philippe Genet
LAMOP (CNRS-Paris 1)

⁴⁹ William Worcester, *Itineraries*, éd. J.H. Harvey, Oxford, OUP, 1969.